

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

FEVRIER

7eme volume, 2me livraison

MONTREAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER.

—
1888

7121
N8
C3
P.R.

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

- 1o Beauharnois - - - - - BENJAMIN SULTE
2o L'abbaye de Tihany (suite et fin) - - M. J. H. OLLIVIER
3o Marie de Olfers - - - - - COMTESSE DE FLAVIGNY

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance - - - - -	\$2.00
“ payable dans l'année - - - - -	2.50

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

Dépt du Secrétaire d'Etat,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

La Minerve, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

BEAUHARNOIS

Ce nom rappelle aux Canadiens l'habile et intelligent gouverneur qui, durant vingt ans, dirigea les affaires de la Nouvelle-France. Pourquoi vient-il aujourd'hui sous ma plume, est-ce que je vais tenter de redire mieux que mes devanciers les travaux de cet homme de mérite ? Non, je ne me sens pas assez fort pour tenter une pareille tâche. Si je parle de lui, c'est parce que l'on m'a posé, au sujet de sa famille, une question à laquelle je n'ai pu répondre. Alors la curiosité m'a piqué et j'ai voulu savoir. Il ne m'en a pas coûté beaucoup de recherches. Un coup d'œil dans les livres de MM. les abbés Ferland et Daniel et à travers quelques dictionnaires, c'est tout. Une fois mes notes sur le papier, il me semble que je dois les livrer au public, quand ce ne serait que pour rendre plus consultables les sources où les écrivains puisent ordinairement, car j'ai un peu agencé ces renseignements éparpillés dans quelques centaines de pages.

Si je fais erreur, que l'on ne s'en prenne à personne. C'est le commencement d'une étude. M. Tanguay lui-même n'a rien trouvé sur les Beauharnois ; cela tient évidemment à ce que cette famille ne s'est ni mariée ni fait inhumée au milieu de nous. Mais comme elle a joué un rôle marquant dans notre histoire, il est à propos de ne pas l'oublier.

François de Beauharnois était d'une famille de l'Orléanais, qui avait rendu de bons services dans la robe et dans l'épée : elle comptait, avant 1700, des conseillers d'Etat honorés du cordon de Saint-Michel et pourvus de charges considérables : aussi des militaires de hauts grades.

L'un des fils de François se nommait Charles de Beauharnois de la Boische. Appelé d'abord le chevalier puis le marquis

de Beauharnois (avant 1728) on le voit dans le simple grade d'enseigne le 1er janvier 1692, lieutenant de vaisseau le 1er janvier 1696, capitaine d'une compagnie franche d'infanterie de la marine en 1699, capitaine de frégate le 9 mai 1707, capitaine de vaisseau le 23 avril 1708. Il était chevalier de Saint-Louis. En 1716 il épousa dame Renée Pays, veuve en secondes noces de Pierre Hardouineau, écuyer, seigneur de Laudanière (ou Lanaudière) lequel était beau-père de Claude de Beauharnois, frère du marquis dont nous nous occupons ici. Nommé gouverneur du Canada le 11 janvier 1726, Charles de Beauharnois demeura vingt ans dans la colonie. Chef d'escadre le 1er mai 1741, il fut promu commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Le 14 octobre 1747 il partait de Québec pour retourner en France, où il fut nommé lieutenant général des armées navales le 1er janvier 1748. Après soixante et trois ans de service, il mourut sans enfants, à Paris, en 1755. Je calcule les soixante et trois ans à partir de 1692. M. Ferland dit qu'il mourut le 12 juin 1644, ce qui n'a aucune vraisemblance, et M. Daniel met 13 juillet 1749.

Vers 1685 il y avait un intendant du nom de Michel Begon qui était parent de M. de Pontchartrain. Celui-ci, ministre des colonies, s'entendait comme pas un à pousser sa famille dans les emplois lucratifs. Begon, de son côté, avait le même penchant. Or donc, ayant épousé Jeanne-Elizabeth de Beauharnois, sœur de Charles dont je viens de parler, il ne dut pas être étranger au courant d'influence qui procura à tant de membres de la famille Beauharnois l'occasion de faire connaissance avec le Canada.

François de Beauharnois, né en 1665, frère de notre gouverneur, avait d'abord été commissaire de la marine, puis commissaire des armées navales. Il fut intendant du Canada, de 1702 à 1705. Rappelé en France, pour devenir intendant des armées navales, il obtint le port Maltois qu'il fit ériger en baronnie, l'année 1707, sous le nom de Beauville, et il se

nomma, à partir de ce moment, le baron de Beauville. Quatre ans plus tard, on le voit intendant à Rochefort, puis intendant de la justice, police et finances à la généralité de la Rochelle, ensuite commissaire du roi dans le pays d'Aunis et îles adjacentes, provinces de Saintonge et Angoumois. Il devint intendant général des armées navales en 1726. Sa femme, Mlle Anne de Grais mourut en 1731 âgée de soixante et trois ans. Lui-même s'éteignait en 1746, sans laisser de postérité.

Guillaume de Beauharnois, chevalier de Beauvillier, autre frère de notre gouverneur, ne s'est jamais marié. Il passa par tous les grades du service militaire. Etant garde-marine, il vint en Canada et fut fait lieutenant en 1702 : deux ans plus tard, capitaine. On le retrouve en 1711 aide-major des armées navales à Rochefort, puis successivement lieutenant et capitaine de vaisseau ; enfin, chevalier de Saint-Louis. Il mourut à Saint-Domingue en 1741.

Jacques de Beauharnois, autre frère de notre gouverneur, fut capitaine au premier bataillon du régiment du Maine : tué au siège de Mayence.

Jean de Beauharnois, autre frère, servit également dans les armes.

François, marquis de la Ferté-Beauharnois, neveu de notre gouverneur, né à La Rochelle (1714), devint gouverneur de la Martinique et de la Guadeloupe (1756), puis chef d'escadre (1764). Sa femme, Marie-Anne-Françoise Mouchard, plus connue sous le nom de la comtesse Fanny, née en 1736 ou 1738, était un bel esprit que fréquentaient les lettrés et les artistes. Elle a écrit des poésies en assez bon nombre, mais médiocres, malgré la vogue qu'elles eurent du vivant de l'auteur.

François, marquis de Beauharnois, petit-fils de Claude et neveu du mari de la comtesse Fanny, né à La Rochelle (1756)

fut député aux Etats-Généraux (1789), et s'y distingua par son opposition à toutes les réformes. Il émigra (1792), fut major-général à l'armée de Condé, et rentra en France lorsque sa fille épousa le comte de La Vallette. Cette dame est célèbre par son dévouement à son mari qu'elle sauva de la peine capitale. Le marquis de Beauharnois fut, en 1805, ambassadeur de France en Etrurie (Toscane) puis en Espagne, mais ayant trompé dans ce dernier poste la confiance de Napoléon en soutenant le prince des Asturies contre le prince de la Paix, il fut rappelé et exilé en Sologne. Il devint pair de France à la Restauration.

Alexandre, vicomte de Beauharnois, petit-neveu de notre gouverneur et frère de l'ambassadeur d'Espagne, né à la Martinique (1760), se distingua dans la guerre d'Amérique, devint (1789) député à l'Assemblée Nationale, dont il fut deux fois président. Dans la fameuse nuit du 4 août 1789 il fut de ceux qui luttèrent le plus activement pour l'abolition des privilèges de la noblesse. Employé ensuite à l'armée de Custine en qualité de général de division, il laissa reprendre Mayence lorsqu'il eut pu, par un coup de vigueur, en faire lever le siège. Traduit pour ce fait au tribunal révolutionnaire, il fut condamné et exécuté le 23 juillet 1794.

Joséphine Tascher, avait épousé ce M. de Beauharnois vers 1780, alors qu'elle était à peine âgée de douze ans. Leur fils Eugène naquit en 1781. L'acte de mariage (décembre 1795) de Napoléon Bonaparte dit que la veuve était née en 1768. J'ai sous les yeux le *fac-simile* de ce curieux document. On y lit : " Louise-Josette Tascher et Napolione Buonaparte."

La famille Tascher de la Pagerie est originaire du Blaisois et de l'Orléanais, et connue dès le XIIe siècle. Joseph-Gaspard de Tascher de la Pagerie, père de Joséphine, avait vécu aux Antilles françaises, comme deux ou trois branches de la famille Beauharnois.

Claude, autre neveu de notre gouverneur, né à La Rochelle en 1717 passa en Canada. Après avoir été lieutenant et capitaine d'infanterie, il fut nommé lieutenant d'artillerie en 1745. C'est probablement lui que l'on rencontre aux environs du Détroit en 1747 sous le nom du chevalier de Beauharnois.

Claude-Charles, autre neveu, lieutenant puis capitaine, vint en Canada et, en 1729, il obtint la seigneurie de Beauharnois. Il était alors lieutenant de vaisseau. Plus tard on le retrouve (1740-41) avec le titre de chevalier de St Louis et qualifié de sieur de Beaumont. C'est peut être lui que l'on nommait également le chevalier de Beauharnois et qui figure comme enseigne en pied en Canada (1739).

Ce n'est pas grand chose que ce petit article, mais il pourra être utile à ceux qui n'ont pas de livres d'histoire sous la main.

BENJAMIN SULTE.

L'ABBAYE DE TIHANY

(Suite et fin)

La bibliothèque renferme, entre autres documents précieux, un obituaire assez intéressant, le journal du siège de Tihany par les Turcs, et une copie de la fameuse lettre écrite par le général ottoman, Ibrahim-Aga, au commandant hongrois, Pisky Istvan, pour le provoquer à un duel sur le lac Balaton glacé. L'original de ce curieux monument a été envoyé à Martinsberg et la pièce que l'on montre à Tihany n'en est qu'une traduction déjà ancienne, il est vrai, mais non pas même contemporaine de l'événement. L'histoire en est assez curieuse pour être racontée.

La domination des Turcs s'était étendue sur la plus grande partie de la Hongrie, et s'y maintenait en dépit des efforts quelquefois heureux tentés par les empereurs d'Allemagne, avec l'aide des magyars restés indépendants ou disposés à secouer le joug musulman. Bude, Vacz, Esztergom, Veszprem, échappaient un instant à l'esclavage pour y retomber bientôt et le trouver plus dur, plus humiliant, plus désespéré. Mais Tihany, couvent et citadelle, avait constamment bravé les efforts de Soliman et de Sélim. Dans sa fière solitude, l'abbaye semblait élevée là-haut sur son rocher, comme la bannière de l'indépendance nationale dominant au sud des plaines de la Puszta, au nord les coteaux de Füred et la forêt de Bakony, leur gardant l'espoir de la délivrance. Bien des fois les flots de la marée qui submergeait la Hongrie étaient venus battre les murs défendus par les moines. Amurath III voulut avoir raison de cette résistance, et il fit de nouveau mettre le siège devant Tihany. Le siège se prolongea : l'hiver vint, qui couvrit le lac de glace et permit aux musulmans, campés à Koppany, sur l'autre rive, de venir jusqu'aux villages abrités

derrière l'abbaye. Ils y apportèrent naturellement le pillage et l'incendie : mais ils y trouvèrent d'assez rudes leçons pour sentir le besoin d'un armistice qu'ils se gardèrent bien de respecter, quand l'occasion leur parut favorable. C'est ainsi qu'ils enlevèrent, au mépris des conventions jurées, trois jeunes filles sorties de la place pour une excursion dont j'ignore le motif. Istvan Pisky réclama vainement les captives, et protesta par-devant le général turc avec une indignation où la malice hongroise ne ménageait pas l'orgueil musulman. Il fit tenir au violateur de la trêve, une queue de porc accompagnée d'une lettre que nos pères eussent trouvée fortement garnie de sel gaulois. Ibrahim-Aga, piqué au vif, répondit, le 2 mars 1589, par une provocation en duel sur le lac glacé. " Si tu veux, je viendrai demain ou après-demain. Nous serons seuls sur le lac gelé. . . et nous nous battons jusqu'à la mort. A la réception de cette lettre, gïmour menteur, mauvaise bête, réponds-moi pour me dire à quelle heure tu veux te battre. Je viendrai tout de suite : Allah est avec moi."

Pisky n'était pas homme à refuser : cependant il est probable que le duel n'eut pas lieu. La fortune de la guerre tourna bientôt contre les Turcs, et ils durent céder, chaque jour, devant les armes chrétiennes, en attendant le moment où le prince Eugène les réduirait à la paix de Karlowitz.

Des fenêtres de la bibliothèque la vue est fort belle, moins cependant que de la hauteur voisine où nous montons, en sortant de l'abbaye. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un plus magique spectacle, même au bord de ces lacs italiens qui semblent faits pour fatiguer l'admiration. Ailleurs, il est vrai, les horizons sont plus étendus ou plus grandioses : ils ont moins de variété et de charme. C'est déjà l'Orient : mais l'éclat adouci du soleil, la transparence parfaite des eaux, les tons calmes de la verdure et des rochers, sont bien de l'Occident, je dirais volontiers de notre France, où la nature réunit dans une si juste proportion la puissance et la grâce, la gran-

leur et la séduction. Il me souvient de l'émotion que j'éprouvai certain soir, aux environs d'Albano, quand descendaient dans la vallée de l'Ariccia les grandes ombres décrites par le poète ; de la rêverie où je laissais flotter ma pensée aux bords du lac de Côme, pendant que la nuit dormait sur les eaux semées d'étoiles ; de l'éblouissement que me donna la plaine de Misserghin, lorsque son lac s'éleva miroita pour la première fois devant mes yeux sous le grand soleil d'Afrique. Mais rien ne prendra dans mon souvenir la place de cette matinée radieuse, où le vent de la Puszta, rafraîchi par son passage sur les eaux du lac, faisait onduler, au sommet de Tihany, les fleurs de la colline et les roseaux du marais.

Pendant que nous regardions, les petits paysans étaient revenus et nous proposaient de faire parler l'écho de l'église. C'est vraiment un bel écho, et nos vociférateurs gagnèrent bien les quelques kreutzers dont nous récompensâmes leurs cris et leurs chants ; car l'écho chante comme il parle, et répète avec une netteté parfaite des vers entiers d'une chanson populaire, que je regrette de n'avoir pas retenue. Il est question de souliers rouge et de jolies parures, tout comme dans nos vieilles chansons de nourrice. Le génie du peuple est partout le même, et l'on berce le sommeil des enfants, sous toutes les latitudes, avec les mêmes naïves cantilènes. Nous terminâmes l'expérience en faisant crier à l'écho un : " Vive la France ! " bien accentué ; puis nous quittâmes à regret la jolie montagne pour descendre vers Fűred.

L'aimable prieur nous avait bien fait promettre de revenir, et nous avions sans peine engagé notre parole. Mais quand nous sera-t-il donné de la dégager ? La Hongrie est bien loin, même avec les moyens rapides que nous avons aujourd'hui de nous rapprocher : et peut-être faudra-t-il nous borner à revoir par la pensée les lieux qui nous charmèrent et les amis avec lesquels nous les avons visités.

La voiture roulait vite en descendant, et nous revîmes bientôt l'isthme, les vignobles d'Aszfalò et les villas de Füred. La route passe tout près de la maison où réside l'administrateur laïque des biens que les moines possèdent au bord du lac. C'est une fort belle demeure et qui ferait désirer d'être l'intendant des Bénédictins, pour quelque années au moins. Ce n'est pas du reste une sinécure. Outre les grands hôtels dont j'ai parlé et l'établissement des bains, le régisseur de l'abbaye est encore chargé de l'entretien d'une église, d'un hospice, même d'un petit théâtre, où l'on joue des pièces magyares et que tout le monde fréquente dans l'après-midi du dimanche. Comme nous nous étonnions d'y voir entrer des ecclésiastiques, on nous répondit en riant que la pièce donnée ce jour-là, *A Falu-Rossza*, "le Vaurien du village", était l'œuvre justement renommée d'un prêtre, le rénovateur de l'art dramatique en Hongrie. Le compte-rendu que nous en fit notre compagnon nous prouva le mérite véritable de l'œuvre, et nous en expliqua le succès. Tout le monde, en Hongrie, prend intérêt au développement de la littérature nationale : mais la meilleure part revient sans contredit au clergé dans ce désir universel de l'amélioration et de l'élévation des goûts littéraires. Les Bénédictins font donc ici une chose toute naturelle. Le contraire étonnerait et choquerait. Nous avons eu en France une époque, semblable à certains points de vue, où personne ne songeait à s'étonner de la participation des clercs aux compositions et représentations dramatiques. En Hongrie, le moyen âge n'est pas encore tout à fait terminé, quoi qu'on pense de l'ardeur avec laquelle les magyares se mettent au pas du dix-neuvième siècle. C'est même là ce qui donne à ce singulier pays le charme dont il séduit les observateurs. A ne voir que les apparences, Budapest est une ville moderne dans toute la force du mot, et les quelques restes du passé, choses et gens, qui s'y rencontrent n'y paraissent pas plus étonnants que le quartier Mouffetard, à Paris, ou le quartier Saint-Jean, à Marseille. Mais dès que vous regardez avec plus d'attention, la Hongrie apparaît sous

un jour tout différent. Ces dehors modernes recouvrent des croyances, des aspirations, des mœurs et des coutumes venues du plus lointain de l'histoire et des quatre vents du ciel. Sous ces fracs parisiens, qui remplacent mal, il faut l'avouer, la pelisse à Brandebourgs et à fourrures, vous cherchez instinctivement la cotte de mailles ou la cuirasse damasquinée, et votre surprise est de ne pas l'y trouver, tant il semblerait naturel de la voir portée par ces hommes à l'imagination si vive, à la parole si colorée, à l'allure si chevaleresque. Les tziganes musiciens vous choquent parce qu'ils sont en habit noir ; ils font tache sur le paysage, non celui qu'on voit, mais celui qu'on imagine. Au lieu que les paysannes à jupes rouges ou bleues, qui courent pieds nus, si alertes et si pimpantes, le long du quai *Ferencz-Joszeff*, ou dans la *Vaczi Utcza*, vous semblent nécessaires à la mise en scène. Si d'aventure vous rencontrez un *czikos* de la *Pusztá* errant sur les places, un juif à cheveux gras assis au seuil d'un bric-à-brac quelconque, un archimandrite à la longue barbe et au manteau flottant, qui passe gravement dans la foule, vous tressaillez d'aise.

C'est ainsi que vous vous représentiez la Hongrie, chrétienne et musulmane à la fois, européenne et orientale, ardente et nonchalante, sérieuse et coquette, le pays des contrastes et des unions qui ne choquent pas ; à ce point que ces grands murs modernes, alignés le long de voies tirées au cordeau, vous paraissent supportables sous cet étrange ciel qui a le don de tout transfigurer et de tout fondre dans une harmonieuse unité. Je vois le lecteur sourire et me taxer d'enthousiasme. Je le prie de croire que je dis seulement ce que j'ai ressenti, sans prétendre imposer mes impressions à d'autres, mais avec le secret espoir de les voir pris aux mêmes séductions que moi, s'ils voient un jour la Hongrie véritable.

Après une visite à la petite église catholique très bien tenue et d'aspect vraiment pieux, nous allâmes, le soir, respirer l'air frais au bord du lac. Déjà le ciel assombri laissait

paraître les étoiles : mais les dernières lueurs du couchant jetaient sur Tihany un reflet rose qui changeait encore une fois la physionomie de la vieille église. Semblable à ces sentinelles que les belligérants d'autrefois postaient sur les hauteurs aux bords des fleuves ou à la lisière des plaines, elle semblait veiller sur le lac endormi. Ses deux clochers debout dans le ciel s'appuyaient l'un à l'autre au-dessus des grands toits, comme deux guerriers amis qui rapprochent leurs montures pour doubler leur force et leur sécurité. Ils faisaient penser sans effort aux temps agités de l'invasion musulmane, lorsque Tihany résistait seule aux infidèles, sous la direction de son abbé et de son gouverneur : à cette journée funeste de Mohacs, où l'archevêque de Kolocza et le roi Louis II tombèrent côte à côte sur les bords du Danube : ou plutôt à la journée glorieuse, où Charles de Lorraine et l'électeur de Bavière poussèrent leurs chevaux jusqu'au sommet du rocher de Bude, et apparurent à la Hongrie comme les messagers divins de la délivrance. Puis peu à peu les silhouettes s'effacèrent dans l'ombre, et le regard sonda vainement les profondeurs de la nuit pour y retrouver ou y deviner même la place de l'abbaye. Demain nous la rendra pour quelques instants encore, et nous lui dirons adieu des hauteurs de la route de Veszprem, où nous allons chercher d'autres souvenirs non moins illustres et des sites non moins ravissants.

En attendant, il faut songer à la retraite et au repos. Mais je vous souhaite, lecteur, de visiter un jour, avec autant de plaisir que nous-mêmes, la montagne et l'abbaye de Tihany. Souhait plus bienveillant que facile à réaliser : car il vous faudrait avoir pour guide l'aimable compagnon qui nous faisait les honneurs de sa terre natale avec tant d'esprit et de grâce, que nous lui devons d'aimer la Hongrie comme une autre France et de désirer la revoir comme on désire revoir la patrie.

M. J. H. OLLIVIER.

MARIE DE OLFERS.

On s'occupe peu en France des livres étrangers qui ne sont pas traduits, et Mlle de Olfers est sans doute une inconnue pour la plupart des lecteurs de la *Revue*. Mérite-t-elle l'oubli dans lequel la laissent nos critiques ? Nous ne le croyons pas. Ses livres trouveront-ils un traducteur ? Nous ne saurions le désirer. La photographie ne traite pas plus mal les tableaux et les statues des maîtres que la traduction certains livres, dont seraient, nous le craignons, les *Nouvelles* de Marie de Olfers. Nous ne prétendons pas expliquer pourquoi. Il est des mélodies qui peuvent être chantées par toutes les voix ; d'autres, et ce ne sont pas les plus vulgaires, perdent leur charme quand on en change la sonorité.

Mlle Marie de Olfers est née à Berlin, le 27 octobre 1826, dans une famille où l'on cultive avec succès les lettres et les arts. Son grand-père maternel, le Staatsrath de Stagemann, était un poète de talent ; sa mère a prouvé qu'elle savait écrire en prose comme en vers. Après avoir suivi quelque temps la carrière diplomatique, son père rentra en Prusse, comme directeur général des musées de Berlin. Ceux qui connaissent la capitale des Hohenzollern ne croiront pas que Marie de Olfers grandit au milieu des chefs-d'œuvre des maîtres, mais ils se la figureront dans une atmosphère favorable au développement de ses talents nombreux et divers. D'abord elle se fit connaître et admirer par ses peintures sur faïence et porcelaine. Puis les enfants l'occupèrent ; elle illustra pour eux les contes les plus populaires des frères Grimm et de Gimrock, et elle en inventa de nouveaux, où les fées étaient remplacées par les anges. Grâce à des procédés ingénieux, elle enseigna le dessin à ses petits lecteurs ; enfin elle mit à leur service sa familiarité avec la langue de Mozart, et composa pour eux d'amusantes chansons.

Mais tout cela n'était qu'un prélude ou un accompagnement. La véritable amie de Mlle de Olfers, la voie dans laquelle elle marche maintenant aux applaudissements de critiques aussi éminents que Spielhagen, c'est celle où nous tentons de la suivre par l'analyse des *Nouvelles* qu'elle donna d'abord à diverses revues et qui furent plus tard réunies en deux volumes.

Marie de Olfers vit à Berlin avec sa mère. Comme M. Doudan, elle sait que " tout le monde a au bout de sa maison un petit ruisseau où se réfléchit un petit paysage qui n'est qu'à lui," et c'est l'eau limpide de son ruisseau, son coin de terre, son pays qu'elle nous décrit. Si l'espace s'élargit, si nous partons pour des rives lointaines, ce n'est qu'en voyageurs que nous y abordons. L'auteur ne laisse guère sur les pics neigeux des Alpes et sur les plages ensoleillées de Naples des cerveaux accoutumés aux brumes de la Sprée ; ces terres privilégiées leur donnent le vertige, et décrire le vertige serait un lieu commun.

Le lieu commun, l'affectation, voilà ce qu'on ne rencontrera pas dans les romans de Mlle de Olfers. Sa pensée, simple, originale, est exprimée avec une telle justesse, qu'on ne songe jamais à séparer la forme de l'idée. Écrit-elle bien ? Il serait impertinent à une plume étrangère de trancher la question. Ce que nous savons, c'est que sa phrase, vive, courte, incisive, est toujours claire, et nous nous bornerons à demander à ses compatriotes s'il leur arrive souvent de comprendre leurs écrivains du premier coup.

Depuis Adam, il n'est guère de thème plus connu pour le roman que l'amour. Dans cette symphonie, la note de Mlle de Olfers est plutôt pénétrante que sonore. L'amour dont elle parle tient à la terre par ses désirs et son objet, par sa soif de lumière, d'infini, d'éternité, il cherche une autre patrie. Marie de Olfers s'arrête peu aux ardeurs destinées à finir : pour elle, ce qui passe n'a pas vraiment existé.

Jeremias und die schone Vincenzia, la première nouvelle du premier volume de Mlle de Olfers est l'histoire de l'amour de Jérémie pour sa cousine Vincenzia. La nature a fait Jérémie chétif et laid, la fortune lui a refusé ses faveurs, le ciel s'est montré avare pour lui de tous les biens, même de l'espérance, ce patrimoine ordinaire de la jeunesse ; le bonheur lui est inconnu, au point qu'il n'y croit pas. Si Vincenzia marche à ses côtés, belle et entourée, il voit déjà la vieillesse lui ravir ses charmes, l'adversité lui enlever amoureux et amis. A ces tristes prédictions, Vincenzia rit comme elle riait aux jours de leur enfance, quand elle voyait se refléter le soleil dans les petites mares boueuses où Jérémie ne savait que barboter. Cependant, l'avènement du malheur qui, tôt ou tard, règne sur tous les mortels est proche pour Vincenzia. Son père se ruine, puis il quitte la vie par un suprême élan d'égoïsme ; sa mère tombe en enfance, ses amis ne songent qu'à retirer leurs quelques pièces d'argent du désastre, sans souci du gouffre qu'ils creusent sous ses pieds. Et c'est Jérémie qui devra retourner le couteau dans la plaie, et fera comprendre à celle qu'il aime les dures conséquences de la pauvreté. Il n'aura même pas la joie de s'user à la peine pour elle. Vincenzia découvrira qu'elle reçoit l'aumône de son cousin, ses dernières hardes seront vendues, une mansarde sera louée, et la jeune fille tirera le pain quotidien de peintures que Jérémie regarde sans rien dire, tant il en voit la désolante médiocrité.

De sa fenêtre, où elle s'oubliait parfois à contempler le ciel, Vincenzia aperçut le jeune peintre Anselme, qui habitait un atelier du voisinage. C'était là le consolateur que lui destinait la Providence, au moment où elle lui prit sa mère, l'unique souci de sa vie. L'anéantissement de la jeunesse, lorsque sa première affection disparaît, la renaissance par l'amour, tout cela se devine. Jérémie facilita le mariage et en fut le témoin. Les amoureux l'attiraient de sa chambre sombre dans leur lumineux atelier ; comme l'ombre près du soleil, il faisait partie du tableau. Anselme eut des prix de

peinture ; on partit pour l'Italie ; on en revint avec un fils. Les enfants sont tous différents, chacun croit posséder le meilleur et le plus beau.

Hélas ! le bonheur est un songe ! Jérémie le savait, aussi ne s'étonna-t-il pas que la guerre arrachât Anselme à Vincenzia, pour le laisser sans vie sur un sol ennemi. Où d'autres lisaient " victoire," elle lut un nom sur la liste des morts. D'abord elle ne comprit pas qu'un mot pût contenir tant de douleurs. A nos yeux, il faut quelque signe visible de notre épreuve, l'abstrait nous trouble sans nous convaincre. L'anneau d'Anselme, des lambeaux de lettre rapportés par un camarade, firent enfin pleurer Vincenzia. C'était tout ce qui lui restait sur la terre de son amour. Elle ne put même pas garder les derniers travaux d'Anselme, dont les tableaux allèrent orner les palais des riches.

Silencieuse, recueillie, ses cheveux blanchissants relevés sous son bonnet de veuve, Vincenzia peignit à la manière des artisans et éleva son enfant. Elle lui croyait du génie ; il en avait juste assez pour sortir de la voie commune et trouver le sort d'Icare. Qui dira les alternatives de fierté et d'humiliation par lesquelles le fils de Vincenzia la fit passer ; les chutes toujours plus graves du jeune artiste ; les luttes de sa mère avec elle-même pour aimer encore, là où on ne peut plus aimer ; ses veilles près de l'ingrat, qui, dans le délire de la fièvre, la confondait avec d'autres femmes et la mêlait aux souvenirs honteux de son passé ? " Il s'est éteint dans mes bras, sur mon épaule," dit la pauvre mère à Jérémie, quand la mort parut avoir effacé toutes les souillures de ce jeune front. Peut-être n'espérait-elle même plus cela !—Désormais le malheur ne peut rien ici, pensa Jérémie. Hélas ! tant que nous vivons il n'y a pas de limites à notre souffrance. Les beaux yeux de Vincenzia, ces yeux qui se tournaient brillants vers le ciel, chaque fois que disparaissaient ceux qu'ils aimaient à regarder, se voilèrent peu à peu. Enfin le soleil qu'ils cher-

chaient sans cesse ne lui plus pour eux. Cependant Vincenzia songeait à son bonheur perdu, à ce bonheur qui était son bien, qu'elle retrouverait un jour, et un pâle sourire d'hiver effleurait encore ses lèvres.

Jérémie réunit ses dernières épargnes et l'emmena hors de la ville ; elle était encore capable de jouir et respira avec plaisir l'air des champs, la brise embaumée des forêts. D'abord ce fut en se promenant, puis assise au pied d'un arbre, enfin à sa fenêtre. Jérémie ne trouvait que trouble en ce qui apaisait Vincenzia. Les fleurs qu'elle ne verrait plus, il les arrachait, il les foulait aux pieds quand on l'appela près de son amie. " Quel parfum ! tu m'apportes l'été," dit-elle en cherchant à saisir une branche de roses que, par mégarde, il tenait à la main. " Ces roses me disent que mon cœur vit encore ! Quoique je sois mourante, il comprend la félicité pour laquelle il a été créé, et dont toujours il a reçu de nouveaux gages, qui semblaient venir de la terre promise." Les roses tombèrent entre eux ; il ne les releva pas.

Peu après, Jérémie rentrait seul à la ville. Dans sa chambre, sombre et froide, il avait souvent maudit la destinée de l'homme, jeté ici-bas sans son aveu pour y épuiser un calice d'amertumes choisies pour chacun avec une cruauté raffinée, calice au fond duquel il cherchait Dieu, sans le trouver. Dans cette chambre, Jérémie s'était débattu comme l'oiseau captif dans sa cage. Maintenant il croyait parfois y respirer le parfum des fleurs qu'il n'y avait pourtant point rapportées, le parfum de ces roses que Vincenzia appelait le gage de la terre promise.

Mlle de Olfers sait bien que l'originalité et la diversité de ses récits résident dans l'étude des caractères, et elle ne craint pas de sembler monotone en plaçant *Die Verlobte*, Véronique, dans un milieu semblable à celui où vivait Vincenzia. Plus heureuse que bien d'autres, Véronique quand elle livre sa pre-

mière bataille à la vie, a sa destinée intacte entre les mains. Jean, son ami d'enfance, est le fiancé qu'elle aime. Ils ne savent guère quand ils se marieront : avec deux zéros de capital il faut attendre, mais n'attend-t-on pas toute sa vie le ciel ? S'il est loin, il est en vue et on lui tend les bras jusqu'à ce qu'on l'atteigne. " De toutes les passions, la plus charmante c'est l'espérance," a écrit quelqu'un qui connaissait encore mieux que Véronique la terre et le ciel, " c'est elle qui nous entretient et nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie. et souvent nous quitterions des biens effectifs plutôt que de renoncer à nos espérances." Aussi Véronique, qui " se sent forte et vigoureuse, bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et la conduit." Si son cousin Léonard, l'artiste de génie que tous aiment et admirent, déclare à Véronique que Jean ne sera jamais un bon peintre, s'il ajoute qu'il ne gagnera pas le pain quotidien, et qu'on ne vit pas d'amour, Véronique répondra qu'on meurt du besoin d'être aimée tout comme du besoin de pain, que nul ne sait ce dont manquent les autres. Si le corps meurt de misère : on le voit ; si l'âme : on ne le voit pas, voilà la seule différence. Près des détestables peintures de Jean est exposé un tableau de Léonard. Véronique s'arrête charmée devant cette œuvre pleine d'intelligence, de sentiment, d'idéal. Léonard prétend que le public doit témoigner sa reconnaissance à l'artiste. Véronique lève sur lui ses beaux yeux surpris. Aurait-on fait plaisir aux apôtres si on leur avait dit qu'ils prêchaient vraiment très bien ? " L'esprit de Dieu souffle où il veut," et Véronique est persuadée que Jean sent plus profondément ce que Léonard exprime mieux.

La lutte de Véronique avec Léonard pour défendre son amour n'est rien en comparaison de celle qu'elle livre à Jean lui-même. Découragé, Jean se persuade qu'il fera le malheur de sa fiancée. Protéger un homme contre ses propres défaillances, est-il rien de plus dur ? Véronique le fait le sourire sur les lèvres ; mais la rencontre fortuite d'un triste ménage

d'artiste, la fuite de la femme, la mort dramatique du mari, achèvent de troubler l'esprit de Jean. Peu lui importe de mourir de douleur si Véronique est délivrée de lui ; il disparaîtra, il fera rendre à Véronique par Léonard l'anneau des fiançailles. " Tu l'aimes," dit-il à celui-ci, " tu ne m'épargneras pas, tu la préserveras d'une pitié trompeuse." C'est contre son gré que Léonard prend des mains de Jean l'anneau qu'il ne rend pas à Véronique ; elle l'aurait remis au doigt de son fiancé, et avec quelle tendresse ! Léonard le sait.

Qu'il est facile de se tromper, soi et les autres, par d'honnêtes paroles entrecoupées de perfides réticences ! Léonard trouve naturel de fouler aux pieds un homme qui se jette soi-même par terre. Il laisse Véronique s'épuiser en conjectures sur le départ et le silence de son fiancé. Léonard espère se faire aimer ; il croit connaître l'âme de Véronique, comme il connaît les traits de son beau visage. Mais une âme n'en sonde une autre qu'aussi profondément qu'elle peut elle-même atteindre, et l'âme de Véronique a des profondeurs inaccessibles à Léonard. Jean n'a point chassé le lion et monté l'autruche, aussi la jeune fille s'amuse-t-elle des récits de voyage de Léonard, comme on s'amuse du nouveau ; elle avoue même à son cousin, que, pour causer, elle le préfère à tout le monde, mais l'esprit et l'âme font deux ; Mlle de Olfers sait nous le prouver, sans que les mots pédants de métaphysique et de psychologie, si chers à ses compatriotes, se rencontrent sous sa plume.

Le vrai motif de l'affection de Véronique pour le jeune maître, c'est qu'elle le croit l'ami, le protecteur de son fiancé. Si elle savait tout ce que cache le silence de Léonard au sujet de Jean, silence coupable à l'égal d'une calomnie, elle s'éloignerait de lui comme la ligne droite s'éloigne de la ligne courbe.

Un soir, Jean rôdait autour du jardin de Véronique ; aper-

cevant Léonard à cheval, il l'arrêta et, la main sur les rênes, il multiplia ses questions. Véronique avait-elle repris l'anneau ? Était-elle heureuse avec Léonard ? N'y avait-il pas eu une parole d'adieu pour le pauvre fiancé ? Vivre caché près d'elle est un supplice. Jean veut passer les mers ; sa place est retenue à bord d'un vaisseau d'émigrants. Deux fois déjà il a failli se montrer, renoncer à son sacrifice. Parfois même il se demande si ce sacrifice est vraiment nécessaire ? Maintenant il a un gagne-pain, il a appris le métier de son père. Peintre sans talent, il mourait de faim ; habile ébéniste, il trouve de l'or. Que ferait à Véronique la source de leur richesse ? Elle n'a point d'orgueil ; mais Véronique ne l'aime plus ! Cette conclusion, que Jean tire de ses propres découragements, rapprochés des manques de franchise de Léonard, irrite celui-ci. Trop vite il éperonne son cheval, trop tard Jean lâche la bride et tombe rudement sur le sol. Aussitôt le brouillard qui obscurcissait la vue morale de Léonard se dissipa. Comme un homme qui s'éveille au bord du précipice, d'un bond il se rejeta en arrière. Soigner Jean, le rendre à Véronique, les aider à se marier, voilà ce qu'il sut faire sans défaillance, puis il s'éloigna. "Donne mon excuse à Jean, je t'aimais." dit-il à Véronique.

Autrefois Jean s'était écrié : "Un homme n'aime point comme aime un autre homme." Entre l'amour de Léonard et l'amour de Jean, Véronique avait su choisir celui où l'égoïsme n'avait jamais eu de place.

Ob er wohl Fiekchen heirathen kann. Si vraiment il peut épouser Fiekchen est une question bien autrement difficile à résoudre que le mariage de Véronique. Quoique née dans l'arrière-boutique d'un mercier, Fiekchen Fips a tout l'air d'une princesse : c'est parfois incommode de n'être pas pourvu de la figure de son rôle dans la vie. Mais qu'y faire ? Sans souci de tous les Fips, des Fips, chargés par la Providence de vendre qui du beurre, qui d'autres denrées aux citoyens de la

petite ville de Kræhubel, il a convenu à Fiekchen de prendre les petits pieds, les mains effilées, le nez aquilin des ancêtres de sa mère, de ces Lilienstern qui, au dire des bonnes gens, "s'étaient retournés jusque dans leurs tombeaux," quand noble demoiselle Séraphine de Lilienstern était descendue du vieux manoir où elle se mourait de faim, corps et âme, afin de venir, dans un faubourg de Kræhubel, épouser le beau mercier Fips. Pour comble d'impudence, Séraphine avait vécu heureuse avec son mercier ; heureuse comme ces petites plantes à demi flétries qui grelottent à l'ombre et s'épanouissent aux chauds rayons du soleil. Du bonheur de Séraphine, auquel la mort avait promptement mis bon ordre, il restait une joie, Fiekchen, Fiekchen, pour qui toute la ville perdait la tête, quoique *s'il peut épouser Fiekchen* restât une question réservée à trois privilégiés.

Le premier, Philémon, soignerait Fiekchen, comme il soignait les fleurs de son beau jardin, avant le jour où il s'était dit que s'il ne possédait pas Fiekchen, il ne possédait rien. Le second, Ian Fips, un parent du mercier, aime Fiekchen bien plus qu'il ne s'aime lui-même, manière d'aimer assez rare en tous temps et en tous pays. Mais bientôt Philémon dut se contenter d'apporter des roses en ami, et Ian ne fut plus, près de sa cousine, qu'un chien de garde fort et fidèle. Il n'avait rien du roquet, prompt au bruit et habile à japper hors de propos. C'était un troisième prétendant, le chevalier Donat de Lilienstern, qui épouserait Fiekchen, car Fiekchen et lui s'étaient fiancés un beau jour d'automne, en traversant ensemble un torrent débordé. Et pourtant, quoiqu'il fût fiancé, le chevalier Donat se posait encore cette question, qui pour lui aurait dû être résolue depuis longtemps, à savoir : "s'il pouvait vraiment épouser Fiekchen Fips ?" Dans les bois et les prés, Donat était aux pieds de la belle Fiekchen ; mais, quand il passait le seuil de son château, les lions de pierre qui supportaient les armes des Lilienstern l'intimidaient ; leur hautain regard semblait l'interroger. La nuit, ses aïeux descen-

daient de leurs cadres. A cette assemblée de preux, il fallait présenter, non pas l'astre Fiekchen, mais la queue de cette comète, tous les Fips, qui étaient d'autant plus laids qu'ils s'étaient fuits beaux pour la circonstance. A côté de ces terribles morts, il y avait une vivante plus terrible encore, tante Sévéra, la gardienne des parchemins Lilienstern. Bonne ou mauvaise, glorieuse ou vulgaire, toute chose qui avait appartenu à sa race prenait un caractère sacré aux yeux de Sévéra. Dans son jeune temps, elle avait fait un grand sacrifice à son blason. Or ces grands sacrifices savent le plus souvent réclamer leur salaire, et Sévéra, la martyre, l'exemple des Lilienstern, le contraste vivant de Séraphine, soignait son piédestal. Un peu d'oubli de soi conduit, sans doute, plus loin dans la voie du ciel que ces grands sacrifices !

A la nouvelle du mariage de l'aîné de sa maison avec la fille du mercier, Sévéra se demanda comment elle pourrait épargner cette honte suprême aux Lilienstern. Après bien des nuits sans sommeil, elle se décida à adopter Fiekchen, à lui laisser, de par le roi qui y consentait, son écusson en losange. Puis elle mourut, disant aux portraits de famille : " Ma vie n'aura pas été inutile."

La résistance de Sévéra, sa maladie et sa mort retardèrent le mariage de Donat et de Fiekchen. Fiekchen ignorait l'adoption de Sévéra et ce qui en avait été le prix : la rupture de la future dame de Lilienstern avec les Fips. Séraphine avait signé cet engagement pour sa fille. Ne savait-elle pas que l'amour d'un seul suffit à tout faire oublier ? Mais, lorsque Fiekchen entendit la lecture du testament de Sévéra, son œil brilla non moins fier que brillait jadis celui de la vieille chanoinesse. D'une main vaillante, elle déchira l'acte d'adoption. " Nous ne nous connaissions pas l'un l'autre, chevalier Donat," dit-elle.

La bonne et spirituelle cousine de Donat, la comtesse Bèda, avait bien raison de lui répéter que pour faire des folies, il

faut en avoir le tempérament et qu'on n'épouse pas Fiekchen Fips, lorsqu'on a peur à la fois du spectre des Lilienstern et du qu'en dira-t-on des gamins de Kræhubel.

Donat s'éloigna, parti que son sexe prend d'ordinaire à l'exemple du pieux Enée, dans certaines difficultés de la vie. Fiekchen sourit à sa mère et à ses amis. Nul ne connut sa lutte intérieure. Ses joues pâlies, ses yeux voilés, faisaient seuls présumer que l'ombre de Donat absent combattait pour lui. Cependant, quand repentant et soumis, Donat revint, les bras ouverts à tous les Fips passés, présents et futurs, le charme s'évanouit, et Fiekchen, regardant le fidèle Ian, mit sa main dans la sienne. Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Donat comprit trop tard que non seulement il pouvait épouser Fiekchen, mais que Fiekchen était la seule personne qu'il pût épouser, et il ne se maria jamais.

Certes, la sèche et rapide analyse de ces trois nouvelles n'en saurait faire goûter la saveur. Dans la nature décrite par Mlle de Olfers, on respire un parfum plein de sève, tel qu'on le trouve à l'ombre des forêts de sapin ; de même les caractères qu'elle étudie, quoique empreints de la mélancolie à laquelle n'échappent pas les âmes un peu hautes, sont intrépides dans l'action et forts sous l'épreuve. Nous l'avons vu dans les romans d'amour de Mlle de Olfers, nous le verrons mieux encore quand elle nous dira comment elle conçoit le mariage et la maternité.

Frau Evchen est la première de toutes les nouvelles de Marie de Olfers, et pourtant cette petite Eve, présentée au public d'une main timide, se posait, après quelques années de mariage, un redoutable problème : " Qu'ai-je aimé en lui ? " se demandait-elle, songeant à son mari.—En effet, qu'avait-elle aimé en lui ? Dès leur enfance, elle le servait comme une esclave, elle, la riche orpheline, le plus beau parti du village. Pour l'épouser, il s'était contenté de vouloir et encore avait-

elle dû l'attendre à l'autel, le paresseux Christian s'étant endormi sur le chemin de l'église. Plus tard, quoiqu'il ne manquât dans leur moulin ni de valets ni de servantes, il ne mangeait que ce qu'elle avait préparé, ne portait que ce qu'elle avait cousu. La petite Eve, grosse comme un roitelet, n'avait pas le droit d'être malade. Le grand Christian, qui rivalisait de taille et de solidité avec la tour de l'église, ne compennait pas qu'on se soignât, même quand tous les ans on mettait au monde un enfant robuste comme son père. L'éducation des enfants était aussi l'affaire d'Evchen. Christian se contentait de rire de celui qui méritait l'observation et de celle qui la faisait.

Eve vivait ainsi sans en souffrir, mais il lui fallut conduire aux eaux sa fille Emmerence. Là, en Suisse, dans la famille des parents qu'elle n'avait point connus, elle vit comme s'aiment les autres. Par la lecture des lettres de son père et de sa mère, retrouvées au fond d'un tiroir, elle s'aperçut que l'amour parlait un langage, et que ce langage, elle ne l'avait jamais entendu. Elle s'interrogeait donc pour savoir ce qu'elle aimait en Christian, et elle se sentait malheureuse.

Le fardeau qui lui oppressait le cœur, Eve aurait dû ne le porter qu'à Celui qui pouvait l'en décharger. Au lieu de cela, dès son retour au moulin, elle se plaignit à sa bavarde tante Schnœpf. Bientôt toute la commune déclarait que Christian battait Eve, et leurs fils rapportaient ces propos au logis. Les fronts défoncés et les yeux pochés de ce te jeunesse prouvaient la manière dont elle s'y était prise pour affirmer l'esprit pacifique de sa famille. Christian mit la tante à la porte. A Eve, il ne fit pas un reproche ; elle s'était plainte d'être surchargée de travail : il envoya ses fils aînés en pension, ne lui laissa plus rien faire, et vécut près d'elle comme si elle n'existait pas. Espérant provoquer une explication, Eve demanda à Christian s'il ne lui permettrait d'aller soigner sa tante Schnœpf : sans un mot, Christian la laissa partir avec Emme-

rence. Partir avait été si facile, que revenir fut impossible. Eve errait autour de sa maison et se glissait la nuit près de son dernier-né. Christian l'y surprit. Elle tenta de soulever la montagne invisible qui s'était élevée entre eux. " Il faudrait que Dieu fit un miracle," lui répondit durement Christian ; et elle retourna chez sa tante.

Le lendemain, le torrent débordé entraînait, avec d'immenses rochers et des arbres séculaires, la pauvre petite Emmerence. Accourue sur la rive, Eve multipliait les promesses, afin de sauver sa fille : nul ne s'exposait à une mort presque certaine. " Christian !" s'écria-t-elle d'une voix désespérée. Mais déjà Christian luttait contre le courant. Se saisir d'Emmerence n'était pas tout, il fallait garantir l'enfant contre les débris que le torrent roulait dans ses flots. Christian fit un rempart de son corps à Emmerence qu'il remit à sa mère ; puis, blessé, épuisé, il tomba sans connaissance.

Bien des nuits, bien des jours, Eve soigna Christian ; lorsqu'il revint à lui, il l'appela : " Evchen, dit-il, Dieu a fait un miracle pour nous, les flots ont emporté le poids qui m'oppressait le cœur." Et la vie recommença comme par le passé. Eve donnait, et Christian recevait presque sans le voir. Pourtant Eve était heureuse : elle avait compris ce qu'elle aimait en Christian ; elle le savait capable d'amour, non de cet amour qui nous rend la vie douce et l'éclaire d'une perpétuelle lumière, mais de l'amour qui se montre seulement à l'heure du danger, comme un rayon de soleil au travers du ciel gris et froid du Nord.

Done, pourvu que nous aimions un homme digne de notre amour, nous devons donner sans compter :

All for love and nothing for reward.

Frau Evchen nous le prouve ; elle nous prouve même que se dévouer ainsi est encore le bonheur. Si la force des hommes

doit protéger la famille contre le péril matériel, c'est l'énergie de la femme qui découvre ce péril et porte tout le poids de la destinée. Les uns dorment, les autres veillent, ainsi va le monde, dit Hamlet.

Jusqu'où ira le dévouement ? Jusqu'où ira l'abnégation de soi ? Une femme devra-t-elle abdiquer son jugement dans la conduite de sa vie ? Sa volonté dans la direction de ses enfants ? Mlle de Olfers traite ces questions avec originalité dans *Der Herr des Hauses* et dans *Frost in Blüthen*.

Le Maître du logis impose sa volonté et cause la mort de son enfant. La douleur de Siegfried est aussi cruelle que celle de Françoise, et pourtant Françoise se détourne de lui et craint de donner la vie à des êtres qu'elle se voit déjà arracher. L'amour, qui ne connaît ni poids ni mesure, peut seul rétablir l'équilibre dans le cœur et l'esprit troublés de la pauvre femme.

Le titre même de *Fleurs gelées* nous prépare à un triste dénouement. C'est pourtant un ménage heureux que nous voyons au milieu du récit. Pour Sybille comme pour André, le présent est doux ; mais l'avenir, sans nuages aux yeux du mari, inquiète la femme. "Quelle folie ! s'écrie André, si j'avais vécu de craintes, je ne t'aurais pas épousée." Et Sybille se souvenait de la résistance de ses parents, d'une tentative d'André pour l'enlever, tentative qu'elle-même avait dénoncée, en disant : "Je n'ai pas part à son péché." Elle se souvenait aussi que c'était à la force de son propre caractère et non à la fougue du jeune homme, qu'ils devaient leur mariage. Maintenant qui des deux était dans le vrai ? André avait-il tort ou raison d'acheter une terre avant de pouvoir la payer ? La nature conspira pour André ; elle lui rendit au centuple les intérêts de son labeur. Riche, il se montra prodigue, donna pour le plaisir d'être remercié sans trop se soucier si son argent produisait le bien ou le mal et ne manquait pas

au logis. Au service de ses enfants, André mit des gens qui n'avaient d'autre titre à sa confiance que leur misère. Sybille réclamait-elle des garanties, des renseignements, il lui reprochait d'avoir le cœur dur, et elle céda en soupirant à l'homme qu'elle aimait.

Pour elle-même Sybille se fut abandonnée à André et lui eut laissé le choix du chemin sur la terre, puisque tous les chemins pouvaient le mener au ciel. Même les plaisirs grossiers d'André, même ses vulgaires compagnons de table, eussent trouvé grâce devant Sybille, sans ses enfants, mais elle les regardait comme un bien prêté, dont un jour Dieu lui demanderait compte ; elle voulait paraître au jugement l'âme tranquille, en disant : " Me voici, Seigneur, moi et les enfants que vous m'avez confiés." André ne comprenait rien à cette manière d'envisager l'éducation d'une nombreuse famille ; avant tout, il entendait que la maison ne manquât pas de gaieté. Sybille punissait-elle les enfants, il les emmenait promener. A quel prix il se faisait aimer d'eux, André ne le sentait pas. Tout petit, Gabriel quittait le pensum imposé par Sybille, pour suivre dans les champs son père, qui l'appelait. Adolescent, il échappait à la surveillance maternelle, afin de jouer et de boire avec André. Dorothée, se dérobaux travaux du ménage, gaspillait, d'une main qu'André trouvait généreuse, l'épargne de Sybille. Elle aimait Florian, cet ami d'André, que Sybille regardait comme on regarde le malheur. Même Jonathan, le fils aîné, le portrait vivant de Sybille, préférait le rire de son père à l'austérité de sa mère. En accomplissant son rude devoir, Sybille n'avait même pas la consolation d'une conscience satisfaite. Parfois elle se demandait si elle agissait bien, s'il ne valait pas mieux tout abandonner à la direction de son mari, à qui elle avait juré d'obéir, et qui devant Dieu était responsable d'elle et de ses enfants.

Cependant Gabriel passait du mal au vice. Un de ses compagnons de plaisir, fils d'une domestique imposé par André à

Sybille, s'introduisit dans la maison. C'était dans l'intention de voler. Gabriel voulut s'interposer, reçut un coup sur la tête et resta imbécile. Quel spectacle pour le joyeux André ! Il rendit aussitôt Gabriel à sa mère. Le jour où Sybille mettait au monde son dernier enfant, Dorothée s'enfuyait avec Florian. Cet homme l'avait séduite par sa bravoure quand il franchissait les précipices, et il était lâche au point d'entraîner dans sa banqueroute, non seulement toute la fortune, mais encore la fille de son unique ami.

C'en fut trop pour Sybille ; elle se dit qu'au tribunal de Dieu, elle accuserait son mari. Là, elle montrerait ses enfants, sans pain, grâce à l'ostentation et à la faiblesse d'André ; puis, à côté de la ruine matérielle, elle désignerait à la justice divine la ruine morale : Gabriel, idiot ; Dorothée, la femme d'un voleur. A ces témoins terribles, elle dut bientôt en joindre un plus terrible encore : Jonathan, arraché à ses études et mort de fatigue pour nourrir ses frères.

André avait fui, puis apaisé ses créanciers et gagné leur confiance. Il revenait chercher sa famille, afin de la ramener dans leur ancienne demeure, où il rentrait comme fermier, quand il trouva Sybille près du corps de Jonathan. Que dire des sentiments de la malheureuse mère, au moment où la vie recommença autour d'elle à peu près comme autrefois. Ses révoltes contre la gaieté renaissante d'André ; ses révoltes contre elle-même lorsque son cœur débordait d'amertume et de haine ! Y avait-il une justice ? Dieu ne frappait-il que les innocents ? Le coupable André oubliait et souriait ; elle, la victime, se mourait de douleur et d'angoisse ! Lui était en paix avec la création entière, et elle, elle avait l'âme en lutte avec le Créateur et les créatures. Dieu fut prompt à répondre. André partit un matin, plein de force, fier de sa vigueur, fier de celle de son beau cheval noir. Les rayons du soleil le frappèrent et l'étendirent au milieu de ses riches moissons. La Providence semblait le jeter sous les pieds de Sybille

Pauvre et mobile nature humaine ! Hier, Sybille s'indignait du bonheur de cet homme ; aujourd'hui elle le soignait en l'aimant comme aux jours de leur jeunesse. Ce fut sur un cœur tout à lui qu'André rendit le dernier soupir. Sybille pardonna et demanda au Seigneur de pardonner. La présence d'André lui était amère ; elle vécût de son souvenir, comprenant, excusant, oubliant ce qu'elle ne pouvait ni comprendre ni excuser, car nous marchons en aveugles, et souvent la vie nous sépare plus que la mort.

Peut-être trouvera-t-on Sybille peu logique. Mais est-il rien de moins logique que la vie telle que nous la jugeons avec nos lumières bornées ? On s'étonne que Sybille sente ainsi, puis on se dit que sentir ainsi est assez humain. Moins logiques encore sont *Régine Modeste* et les héros et héroïnes d'*Eigenthum* (Possession), du *Vernunftheirath* (Mariage de raison), et de *Lumpen Kœnigin* (la Reine aux loques). Pour ne citer qu'un exemple, nous nommerons Juste Six, l'orphelin élevé par Modeste. Cet homme spirituel, artiste, intelligent, riche en imagination et pauvre en sens commun, objet de luxe décoratif et inutile, jouet de ses fantaisies qu'il croit des inspirations, se regarde vivre au lieu de s'examiner, car il souhaite moins de devenir meilleur que de se plaire et de plaire aux autres. Aussi incapable d'effort qu'avide de succès, il cherche l'effet noir dans les actions difficiles, mais dans les actions étranges, et il part en quête d'aventures, sans même s'apercevoir qu'il déserte le poste où la Providence le plaçait. Jusqu'ici tout cela n'est que trop commun. Mais soudain Juste Six devient le plus sensé et le plus dévoué des pères. N'en déplaise à Mlle de Olfers, nous avons peine à croire à la conversion des Juste Six. A l'ordinaire ils sont surpris par la vieillesse et la mort avant que leur âme soit sortie de l'enfance, dont elle a les grâces et l'égoïsme. Cependant nous hésitons à accuser Juste Six d'in vraisemblance, comme nous avons hésité à le faire pour Sybille. Les personnages que Mlle de Olfers nous peint sont si vivants, que nous leur per-

mettons de nous étonner par leurs inconséquences comme nous nous laissons chaque jour étonner par de nouvelles inconséquences de notre prochain. Selon nous, ils ne sont pas des acteurs qui récitent un rôle bien conçu dans une pièce, mais des êtres véritables, auxquels nous attribuons mille fois plus d'idées et de sentiments qu'ils n'ont le temps d'en exprimer ; comme des êtres qui expliqueraient, s'ils le jugeaient opportun, les défaillances et les réveils de leur volonté. Ils peuvent s'approprier ce vers du vieux troubadour :

Si ieu dic pauc, ins el cor me sta.

La foi est une de ces choses que leur cœur enferme dans ses abîmes. S'ils étaient simplement étrangers à Dieu et à ses lois, leurs mérites ne nous paraîtraient pas un effet sans cause, car la vertu précède souvent la foi et existe même en dehors d'elle. Mais leur vie morale se nourrit d'espérances, d'au-delà, d'infini et d'amour divin.

... pietas ullast velatum sæpe videri
 Vertier ad lapidem atque omnis accedere ad aras,
 nec votis nectere vota,
 Sed mage pacata posse omnia mente tueri,

pourrait nous répondre Mlle de Olfers. Pourtant, quand même nous serions disposés à admettre avec elle que les dévots qui crient bruyamment, au pied des autels, Seigneur, Seigneur ! ne sont ni les plus vertueux des hommes ni les plus fidèles serviteurs de la vérité, nous n'en maintiendrions pas moins que la piété, qui nous calme l'esprit et nous élève l'âme aux jours d'épreuve, est autre chose que le sentiment poétique du vrai et du beau ; nous dirions à Mlle de Olfers, que cette piété a un *Credo* et un culte, et nous lui demanderions compte de son propre *Credo* et de son culte, si sa dernière œuvre, *Nathanaël* ne nous faisait pas présumer qu'elle appartient plutôt à ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur parce qu'ils ne le

connaissent pas, qu'à ceux qui le servent de tout leur cœur parce qu'ils le connaissent.

Mieux qu'une analyse, un résumé fera comprendre le roman de *Nathanaël*.

.....

Un beau jour d'été finissait ; de frais zéphirs ranimaient les plantes ; entre les arbres, on apercevait le soleil couchant. Deux êtres heureux erraient dans les sentiers des bois ; ils s'étaient mariés au village voisin et se rendaient chez eux, un chez eux que la jeune femme n'avait jamais vu. A leur mariage, point de tendres parents, pas d'amis joyeux ; ils étaient seuls au monde. Pourquoi avait vécu Justin ? Qui le sait ? La mort aurait pu le prendre sans affliger ni lui ni la vieille tante Suzanne, qui tenait son ménage. Il y a quelques mois, il ne songeait guère à se marier, mais Véréna lui apparut, et fut pour lui comme la lumière pour le prisonnier, comme cette lumière qui éclaire les horreurs du cachot, rappelle les joies du dehors et donne la force de briser ses chaînes.

Justin était à la station du chemin de fer où le train le ramenait souvent de la ville. Avec insouciance il regardait les efforts de l'humanité, excités par l'appât du moindre gain.— Justin ne recherchait pas les biens terrestres ; tout ce qu'il voulait, c'était tirer du puits de la science une goutte de vérité. Sans se hâter, il s'apprêtait à retourner au logis. Le printemps commençait ; les bourgeons, dans leur mystérieux travail de développement, tremblaient sur les arbres ; la nature rêveuse préparait sa résurrection. L'air était imprégné de la chaleur humide que répand le soleil caché par les nuages. Tout à coup un rayon de lumière traversa les vapeurs et vint éclairer une femme dont la robe sombre se détacha en silhouette sur le ciel. Elle attendait, mais son attitude était si noble, si calme, qu'il semblait qu'elle n'eût qu'à ouvrir des ailes pour s'envoler.

Malgré sa rare indifférence Justin se demanda ce qu'elle allait devenir. *L'Angelus* sonna, la jeune fille joignit les mains quelques instants, puis elle prit son paquet et d'un pas agile elle se dirigea vers la forêt voisine. Indécis, Justin la regarda marcher ; il connaissait les marécages, les dangereuses molières de la forêt. Il fallait un guide à cette femme : personne ne se trouvant là, il prit le parti de la suivre. D'abord ce fut avec une sorte d'irritation contre elle ; pourquoi bravait-elle ainsi le danger ? Bientôt il sentit confusément qu'il serait doux de la protéger. Pourtant il se promit que si elle ne s'égarait pas en chemin, il s'éloignerait sans lui parler. Tout à coup il sembla à Justin que le guide, c'était elle et non pas lui, et qu'en la suivant il allait à la lumière.—“ Quel ensorcellement,” se dit-il, accusant la nature, le printemps, le grand silence des bois de l'enchanter.

Au premier carrefour de la forêt, la jeune fille s'arrêta. Un vieux poteau indicateur portait des lettres presque effacées ; elle ne put rien lire ; la nuit venait, et une seule étoile se levait à l'horizon désert. La jeune fille la regarda et de nouveau joignit les mains. Justin l'observait avec anxiété. “ Voilà le salaire de sa confiance enfantine,” pensa-t-il lorsqu'il la vit s'enfoncer du côté des molières, “ la sainte simplicité ne nous mène pas aussi loin qu'un peu de science pratique ; si l'expérience ne coûtait pas trop cher, je la lui laisserais faire et apprendre ainsi ce qu'on gagne à demander conseil aux nuages.” Justin s'arrêta ; puis d'un bond il la rejoignit sur le bord de l'abîme et la sauva avec des paroles si dures qu'il dut s'excuser. Elle était la nouvelle garde-malade d'une tante de Justin : place qu'on n'occupait guère plus d'un mois. “ Pauvre papillon,” pensa-t-il, “ tu feras plus de mal que de bien et tu sortiras de là les ailes brisées.” Cependant elle expliquait qu'on lui avait indiqué la route, mais qu'elle était distraite. “ On doit ouvrir les yeux tout grands quand on est chargé de se conduire,” ajouta-t-elle, “ afin de ne pas accuser le ciel d'accidents dont on est soi-même la cause.”

A Grünbach, à la porte de la vieille tante, ils se quittèrent. Justin rapportait son rêve et il se glissa sans bruit chez lui afin de n'en être pas tiré par la voix aigre de Suzanne ; huit jours après, Justin rêvait encore. Il sella son cheval et partit pour Grünbach. Sa tante le voyait volontiers ; il ne lui offrait pas de vaines consolations quand elle lui répétait que la maladie est le plus grand des maux, car il savait, avec Shakespeare, que chacun peut dominer une souffrance, excepté celui qui l'endure, et il ne tentait pas de

Charm ache with air and agony with words.

Tante Brigitte reçut Custin sous sa véranda ; autour d'elle allait et venait sa jeune garde-malade avec une activité silencieuse et toujours sûre de son but. Pour la première fois, tante Brigitte se louait de quelqu'un. Justin ne parla guère à Véréna ; les malades ont le triste privilège d'occuper d'eux tout le monde : mais les deux jeunes gens se regardèrent et ce fut assez.

Moins légère est l'hirondelle
Que l'homme qui suit son désir.

Aussi Justin trouvait-il des prétextes pour être chaque jour à Grünbach.

—Que peut-il advenir de bon de tout cela ? pensait Suzanne ; il ne sait rien d'elle ! Que sait-on d'ailleurs l'un de l'autre, quand on ne se tient pas sur l'unique terrain où il y ait encore de la bonne foi ? Il l'a vue quelques jours, et il croit en elle ! C'est pourtant plus dangereux que les articles de foi qu'il repousse comme s'ils devaient le brûler.

La mort que les malades devraient attendre les surprend souvent : " Je suis bien aujourd'hui, peut-être vais-je guérir," disait tante Brigitte le soir même où ses yeux fatigués ne se rouvrirent plus. Elle se promettait de laisser son bien à Véré-

na ; — volonté vaine à présent ! La pauvre enfant n'eut plus qu'à s'effacer devant les parents de Brigitte. Les parents ! mot vide de sens pour l'orpheline. La première parole d'affection qu'elle avait entendue sur la terre était tombée des lèvres de Justin. Aussi quand, sur le cercueil de Brigitte, il prit une fleur et l'offrit à Véréna, en lui demandant sa main, non pour toujours, mais pour le temps qu'il est donné aux hommes de rester sur la terre, elle répondit sans hésiter :

—Oui. . . . pour le temps qui passe et pour l'éternité qui demeure.

Justin et Véréna arrivaient donc à leur maison. Raide, massive comme un roc qui perce la terre aride, cette maison se dressait devant Véréna. Tout autour s'étendait un domaine de ronces et de chardons, où rôdaient quelques chiens hargneux. Sur le seuil de la porte, une femme, qui semblait aussi de pierre, sans grâce, sans couleur, sans un mot de bienvenue, attendait les mariés.

—Tante Suzanne, dit Justin à Véréna ; et il ajouta très bas, comme pour s'excuser : c'est un legs de ma mère ; elle vit ici parce que personne ne voudrait d'elle. Elle est trop pieuse pour ce monde.

—Peut-on être trop pieuse, Justin ?

—Mais oui ;—au village on l'appelle saint Satan.

La bataille que les chats de Suzanne livraient aux chiens de Justin interrompit la conversation. Au milieu du tumulte, le vieux Grünzer s'approcha en grognant de Véréna. D'un coup, Justin le repoussa.

—Justin, cria la vieille, le chien de votre mère !

—Souvenez-vous, Suzanne, que personne ici ne grognera contre moi ou contre ceux qui m'appartiennent, il vaut mieux qu'on le sache dès le premier jour.

Anxieuse, attristée, Véréna cherchait à faire revenir le chien.

—Il ne me connaît pas encore, dit-elle, je saurai bien vivre en paix avec tout le monde.

—Pour cela, il faudrait être un ange, repartit Suzanne, et dans cette maison on ne croit pas aux anges.

Véréna entra.—Jamais sa misérable mansarde n'avait eu l'aspect désolé de la demeure de Justin. Qui dira ce qu'est le charme parfois vainement cherché dans de riches palais, et qu'on trouve en de pauvres réduits ? Ici, les réalités et toutes leurs laideurs, la chandelle fumeuse, placée dans une bouteille, vacillait sur la table boiteuse ; le crin du canapé perçait l'étoffe ; l'horloge ne marchait pas, et tout cela était couvert d'un épais nuage de poussière. Véréna contemplait en silence son nouveau royaume.

—Tu ne t'attendais pas à un pareil désordre, s'écria Justin d'une voix âpre, moi-même je ne m'aperçois de toutes ces laideurs que depuis ton entrée ici.—Elle lui passa les bras autour du cou :

—Quelle vie tu menais ! il est heureux que je sois venue ! Ceci va changer.

—La lumière ne s'allume pas quand les ténèbres sont au dedans, grommela Suzanne en sortant.

Justin serra Véréna contre lui.

—Oui, tu éclaireras tout, tu es ma lumière, mon soleil, mon ciel, comment ai-je pu vivre sans toi ? Je ne le comprends pas.

Véréna réclama le droit d'arranger sa maison.—Qu'importe la forme des choses extérieures, répondit Justin, peuvent-elle combler le vide de nos âmes, nous aider dans la plus légère de nos peines ?

Pourtant l'influence de Véréna l'emporta. Grâce à ses mains diligentes, tout changea d'aspect dans la demeure de Justin ; tout, sauf une large tache qui restait au mur.

—N'y a-t-il pas eu là un tableau, dit un jour Véréna à Suzanne.

—Oui ; et quel tableau ! Depuis que la maison existe, il était accroché à ce mur et il y est resté jusqu'à la mort de madame.

—Qui donc a osé l'enlever ?

—Moi ; j'avais mes raisons. Je l'ai enlevé avant le retour de M. Justin, non par égards pour lui, mais par égards pour le tableau.

—Justin n'est pourtant pas un briseur d'images, Suzanne.

—On ne sait jamais qui est, ni ce que peut faire un homme qui méprise les choses saintes. Mais vous obtenez de lui ce que vous voulez ; raccrochez le tableau.

Bientôt une belle étoile, pleine de lumière et de foi, comme savait les peindre la vieille école italienne, éclaira la sombre muraille.

—Qui a apporté ici ce tableau de malheur ? cria Justin en rentrant. Ne fais point cause commune avec Suzanne, Véréna. Il est une plaie que personne n'a le droit de sonder.

Justin était pâle ; sa main se levait comme pour repousser le tableau. Il se précipita dehors dans les ténèbres, et Véréna n'osa pas le suivre.

—Suzanne, dit-elle, je veux la vérité pleine et entière.

—Beaucoup de gens réclament toute la vérité, qui n'en peuvent point supporter l'expression, murmura la vieille fille.

Puis elle se décida à parler.

—M. Justin était encore tout jeune, quand j'arrivai ici. Il ne semblait certes pas difficile à élever ; tranquille, silencieux, il passait parfois des semaines entières sans ouvrir la bouche. On le supposait doux et docile. Doux et docile ! oui, pour les choses qui lui étaient indifférentes. Quand les autres cou-

raient en plein air, il restait penché sur des livres propres à troubler l'esprit, afin de savoir ce que nul ne sait.

“ Sa mère sortait d'une famille pieuse, le premier il entra dans une voix opposée. Prières, ordres, menaces, rien n'agit sur lui. Il vivait sans confession, sans communion, sans Dieu. Le voir emportée par les folies de la jeunesse eût semblé moins dur à sa mère. Chaque jour de nouvelles explications augmentaient la maladie de cœur de madame. Le monde dit que je versais de l'huile sur la flamme ; c'est possible, mieux vaut un incendie qu'un feu caché. Après des discussions plus violentes que d'ordinaire, M. Justin disparaissait et passait des semaines à errer misérablement dans les bois, car il aimait sa mère. Enfin, il fut une année entière sans revenir. Où était-il ? nous ne le savions pas, et l'état de santé de madame devenait alarmant. Je fis rechercher M. Justin ; on le trouva, mais il ne répondit pas à mes lettres. Sa mère lui écrivit elle-même ; il revint aussitôt. A partir de ce jour, personne n'entendit de lui une parole de colère ; il ne s'éloignait pas du lit où sa mère endurait un véritable martyre. Toujours ils parlaient de la même chose. Un soir, elle me dit : “ Mes souffrances ont racheté mon fils, je ne les regrette pas.” Plus tard, M. Justin vint me trouver :

“—La brebis galeuse va se purifier et rentrer dans le trou-peau, Suzanne. Pourquoi ne point alléger ainsi les terribles douleurs de ma mère ? C'est une cérémonie comme bien d'autres.”

“ La voix de M. Justin était amère, son visage avait une expression inaccoutumée.

“—Vous ne pouvez communier ainsi, m'écriai-je.

“—Qui m'en empêchera ? Est-ce le prêtre ? Grâce à vous, Suzanne, je connais le vocabulaire qu'il me faut pour ce pieux mensonge.

“ La fin de sa mère approchait. Tous, nous entourions le lit de madame, placé sous ce tableau. Au milieu de nous était

le prêtre qui devait nous donner la sainte Eucharistie. La mourante reçut le viatique. Près d'elle, son fils allait communier pour la première fois. Il s'inclina, puis, tout à coup, il se détourna de l'hostie. Madame poussa un cri : elle était morte.

— M. Justin n'enterra pas sa mère. Durant de longues années, nul ne le vit.

— Suzanne, aidez-moi à emporter ce tableau dit Véréna.

Justin passa la nuit dans la cabane des bois où il se réfugiait jadis. Quand il rentra, le tableau avait disparu, et avec le tableau les impressions de la veille. Une gerbe de fleurs sauvages, humides de rosée, était sur la table.

— Je t'ai cherché, Justin, voici mes témoins, murmura doucement Véréna, tu seras maître dans ta maison. Si tu ne m'avais pas caché ta blessure, je ne l'aurais pas heurtée d'une main maladroite. Ensemble nous marchons vers un même but : la mort. Conduit-elle à la vie éternelle ou à l'éternel anéantissement ? Qui le sait ? Je ne sais qu'une chose ; je veux être avec toi.

La paix régna dans la demeure de Justin. Chacun s'y épanouissait et s'y étendait à son aise, sûr qu'on respecterait sa personnalité et son mode de vivre. Même Suzanne avait désarmé.

Au bord de l'étang où, parmi les iris jaunes et les roseaux, s'ébattaient papillons et demoiselles, Véréna aimait à travailler. Près d'elle, Justin rêvait.

— Où s'en est allée ton humeur incrédule ? lui disait Véréna, en souriant. Avec quelle certitude tu attends ton fils ; je t'envie ta foi robuste. Notre bonheur me fait peur, Justin, le bonheur terrestre est si fragile !

— Et cependant, Véréna, le bonheur est le seul état digne de l'homme. Jouissons de ce que nous pouvons arracher à la destinée. C'est peu, et ce peu ne dure guère.

— Davantage m'est nécessaire, Justin.

—Nécessaire, oui. Mais les contes ne suffisent pas, Véréna, notre époque veut des histoires vraies.

—Moi aussi, Justin, je veux des histoires vraies ; c'est pourquoi vos explications ne me suffisent pas non plus. Jusqu'à ce que vous sachiez tout, je préfère mes contes.

—Je crois en toi et au bonheur éternel avec toi ! s'écria Justin, car sans toi tout est mort pour moi.

Justin eut un fils, un fils dont les forces naissantes du corps et de l'âme éveillaient en lui plus de pensées que tous ses livres réunis. Suzanne était une bonne accomplie. Près de l'enfant, les défauts de la tante prenaient l'aspect de qualités.

—Madame Véréna, dit-elle un jour, le petit devrait déjà voir...

La jeune femme le lui arracha des bras et, par tous les moyens en son pouvoir, elle chercha vainement à attirer les regards de son fils. Ce que voyaient les beaux yeux bleus de l'enfant était au delà des joies et des peines d'ici-bas.

Justin rentrait en fredonnant. Véréna n'osa pas l'accabler de son malheur avant que ce malheur fût certain. Elle aborda donc un autre sujet qui lui oppressait le cœur.

—Je voudrais faire baptiser mon enfant, dit-elle.

—Pourquoi n'est-il pas baptisé, Véréna ; penses-tu que je veuille t'imposer mes convictions ?

—J'aimerais l'appeler Nathanaël.

—Soit, répondit Justin, il est des moments où moi-même je crois qu'il nous est donné par Dieu.

On baptisa l'enfant devant le tableau italien, dans une chambre écartée que Véréna avait arrangée en chapelle ; Justin tenait son fils dans ses bras. Véréna passa ensuite une croix d'or au cou de Nathanaël.

Ce jour était celui que la jeune femme avait choisi pour dire à son mari la triste vérité. Nathanaël était aveugle de naissance et pour toujours.

—Voilà un châtement visible de Dieu, murmura Suzanne en regardant Justin.

Justin repoussa l'enfant qu'il avait idolâtré et dont la présence ne lui rappelait que ses espérances déçues. Plus tard, sans la révolte de Véréna, il l'aurait fait élever hors de chez lui, il l'aurait oublié, pour ne plus songer qu'au nouvel enfant qu'il attendait. Ce fut par sa mère que Nathanaël vécut. Son âme, aussi incomplète que son corps, jetait parfois des lueurs éclatantes comme un feu follet qui passe et s'éteint. Partout il suivait Véréna. Elle cherchait à lui décrire la nature dont il respirait les parfums.

—Maman, Nathanaël verra-t-il ce que tu dis être si beau ? demanda l'aveugle-né.

—Oui, quand Dieu t'ouvrira la porte du ciel. Tous nous sommes à cette porte et nous frappons. Ici, les uns voient un peu plus, les autres un peu moins, personne ne voit tout.

—Saurai-je arriver jusque-là, maman ? Je suis aveugle, et au village on m'appelle l'imbécile.

—Pour trouver le chemin, il faut croire en Dieu et tendre les mains vers lui, répondit Véréna.

—Je crois en lui, et toujours je tends les mains, s'écria l'enfant, car je sais bien qu'il faut me laisser conduire.

La mère et le fils s'assirent l'un près de l'autre ; et là, dans son doux langage, Véréna prépara Nathanaël à la venue d'un frère ou d'une sœur. La joie de l'enfance est expansive. Nathanaël courut faire part de la sienne à Suzanne. Ce qu'il venait lui dire, Suzanne le savait depuis longtemps. Déjà, jugeant de l'avenir par les sentiments de Justin, la vieillissante voyait son favori délaigné et oublié.

—Tais-toi, dit-elle à Nathanaël, pourquoi te réjouir ? Ils aimeront l'autre mieux que toi. Il sera sur les genoux de ta mère, tandis que tu te cogneras dans les coins. Heureusement ta vieille Suzanne est là pour t'aimer.

Elle n'acheva pas ; pâle de colère, Justin lui arrachait Nathanaël des bras.

—Serpent ! criait-il, je savais bien que tu mordrais encore. Ne touche plus mon enfant.

—Votre enfant ! répondit la vieille hors d'elle. Oui, vous lui avez donné ce misérable corps, vous lui avez transmis la malédiction qui repose sur vous. Que pouvez-vous maintenant pour cet infortuné ? Pouvez-vous deviner l'énigme de sa vie, dont vous attendez le terme comme une délivrance ? Donnez-moi Nathanaël, et je m'en irai emportant ce trésor d'une maison prête à s'écrâbler : " Qui bâtit sans Dieu, bâtit sur le sable."

—Malheureuse ! répliqua Justin, pour Nathanaël tu ne peux rien de plus que moi : en cela nous sommes égaux, il restera près d'une autre, bien différente de nous. Va-t'en, ma patience est à bout ; tu n'apprendras pas à mon fils ce que tu disais de moi à ma mère.

Un legs de la mère de Justin mettait Suzanne à l'abri du besoin. Le soir même, elle s'installa dans le village. Trop tard Justin comprit combien elle manquerait à Véréna.

—Si tu as besoin d'elle, rappelle-là, dit-il.

—Non, je ne veux rien entre nous qui te blesse, murmura Véréna. Suzanne a tort, l'affection vraie ne se fait pas valoir aux dépens d'autrui.

—Quand Nathanaël et toi vous êtes ensemble, dit un jour Justin à sa femme, on ne sait vraiment plus ce qui sur la terre est un bonheur ou un malheur.

—Le bonheur ou le malheur, répondit Véréna, se tiennent

souvent de si près, qu'on les confond. Plus tard, on apprend ce qui était le bonheur, ce qui était le malheur.

Au moment où Nathanaël devait être privé des soins maternels, Véréna le prit par la main et se dirigea avec lui vers le village qu'elle traversa en évitant les paysans, car elle craignait l'expression bruyante de leur pitié. Sur la lisière du bois, à la dernière maison du pays, ils s'arrêtèrent.

—Que venez-vous faire ici ? cria Suzanne d'une voix rauque ; je suis chez moi. A mon tour, je puis vous chasser.

—Non, Suzanne, car je viens au nom d'un Dieu qui est le vôtre.

—Ah ! ma conscience n'est pas aussi large que celle de votre mari. Au moins ne me demandez pas de revenir.

—Dans un cas, un seul, je vous le demande, Suzanne, reprit la jeune femme en levant sur elle ses yeux purs.

—Qui pense à la mort ? s'écria la vieille, terrifiée. Mais si vous étiez morte, Justin me ferait chasser de sa maison par ses chiens.

—Pour l'amour de moi, Justin ne refuse rien, continua Véréna. Ecoutez-moi, Suzanne, quoiqu'il arrive, ne séparez pas cet enfant de son père. Sans Nathanaël, Justin est perdu.

Le second fils de Véréna lui coûta la vie. " Justin ! Nathanaël ! " furent les dernières paroles de la mourante, et elle les prononça avec un tel accent, qu'elles résonnèrent toujours à l'oreille du petit aveugle. Sans voix, sans larmes, Justin resta quelque temps près de la morte, puis il sortit lentement. Une minute, il s'arrêta devant son armoire à fusils, mais il passa et se dirigea vers la forêt.

La forêt était couverte de verdure, partout éclatait la vie. L'automne pouvait geler et disperser les feuilles, d'autres repousseraient. Oui, d'autres : là était la question ; d'autres, pas les mêmes. Aux pieds de Justin gisait un insecte mort ; sur le petit cadavre le vent éparpillait des fleurs d'églantier ; des oiseaux s'abattirent, prirent les restes du papillon et les

emportèrent. Qu'importe ! les roses reflleuriront, de nouveaux papillons voleront dans le ciel bleu. Oui, d'autres ; pas les mêmes. De la mort, de la corruption renaît la vie, mais ce qui est perdu, rien ne le rend.

Justin se demandait si son devoir envers ses enfants l'obligeait de vivre. Vivre ou mourir lui était indifférent, puisque nulle part il ne serait avec sa bien-aimée. Il la possédait encore dans toute sa beauté ; combien de temps la garderait-il sur la terre ? Cette pensée le ramena dans la chambre de Véréna ; elle n'était plus où il l'avait laissée. Inquiet, hâletant, il la chercha et la trouva étendue sur un lit de roses, devant le grand tableau. Entre ses mains jointes elle tenait une croix ; ses traits respiraient le bonheur : sa bouche semblait dire : Je comprends.

A ses pieds jouait Nathanaël. Le visage de Justin se contracta. La tranquillité de l'enfant fut plus qu'il ne pût supporter ; il fallait que le voile tomba des yeux de Nathanaël, que l'aveugle souffrit.

—Que fais-tu ici ? lui cria-t-il durement : comment peux-tu t'amuser près du corps de ta mère ?

—Chut ! murmura l'enfant, elle dort, ne la réveille pas. Quand il faudra, elle s'éveillera.

—Suzanne ment, reprit Justin, elle est morte.

—Morte ? répéta l'enfant avec incrédulité. . . . Maman dit que nous vivons éternellement.

Le dernier mot était long. Nathanaël hésita et le prononça en balbutiant.

Rester dans sa maison, sans Véréna, c'était au-dessus des forces de Justin. Peu à peu, il se mit à errer à l'aventure, rentrant le moins souvent possible. Suzanne veillait sur les enfants. Il les lui laissait volontiers.

—Le fils de Véréna se meurt, furent les paroles par lesquelles elle l'accueillit un soir.

—J'envie son sort, dit Justin ; il est heureux de quitter la terre avant d'avoir éprouvé ce que j'éprouve.

—Il est mort, sanglota Suzanne. O Justin ! si Véréna vous voyait.

—Oui, si elle me voyait tout serait différent, soupira-t-il.

—Allez-vous enterrer le petit frère comme vous avez enterré maman ? demanda plus tard Nathanaël, et pourront-ils sortir de terre quand Dieu les appellera ?

—Ecoute-le, dit Justin à Suzanne, tu l'entends ? lui aussi il doute.

Et se tournant vers l'enfant, il ajouta :

—Non, Nathanaël, ils ne sortiront pas de terre. Tu te souviens de l'oiseau dont tu n'as pas voulu te séparer ; il est tombé en pourriture.

Indignée, Suzanne se saisit de l'enfant.

—Nous voici de nouveau adversaires, Justin. Jadis vous nous trouviez également impuissants, vous et moi ; maintenant je puis lui conserver son bonheur, vous ne pouvez que le lui prendre ici-bas et non ailleurs.

—Que l'enfant joyeux et vivant s'éloigne de moi, pourvu que j'aie garde les morts, répliqua Justin.

Le souvenir de la prière de Véréna traversa l'esprit de Suzanne.

—Je ne dois pas l'emmener d'ici, balbutia-t-elle, Véréna me l'a défendu à cause de vous.

—A cause de moi : elle pensait donc qu'elle pourrait encore quelque chose pour moi ! Non, Suzanne, emmenez mon fils, je n'épargnerais rien, vous avez raison, par moments, je suis dangereux !

—Suzanne s'établit dans sa maison avec l'enfant. Sans cesse ils parlaient du moment où ils reverraient Véréna. Nathanaël passait ses journées à jouer près de la tombe de sa

mère. Suzanne l'y laissait seul. Tout le village connaissait et protégeait l'aveugle.

Un an s'écoula. En regardant la mine défaite et les yeux hagards de Justin, on se demandait comment il vivait encore. Le jour anniversaire de son malheur, il s'approcha pour la première fois du lieu où reposait sa bien-aimée. Machinalement il lut et relut le nom, la date, les mots : *Resurget in nomine Jesu Christi*, gravés sur la pierre. Enfin sa douleur éclata :

“ Je ne puis plus vivre privé de toi, Véréna, disait-il, j'ai essayé honnêtement, n'y a-t-il pas un chemin qui conduit vers toi ? La mort y mène-t-elle ? Fais-moi un signe.”

Rien ne répondit. Nathanaël seul entendit et il se tut.

“ Donc pas même la mort, continua Justin ; mais du moins la mort me donnera le repos, elle mettra fin au désir qui me dévore, elle l'anéantira avec moi.”

L'accent passionné de cette voix effraya Nathanaël ; il voulut fuir, se trompa de direction et se trouva soudain en face de son père. Justin crut voir un fantôme.

—Véréna, cria-t-il, et il saisit l'enfant dans ses bras.

—On dit que je ressemble à ma mère, répondit l'aveugle : à cause de cela tout le monde m'aime : m'aimeras-tu aussi ?

—Je n'ai pas de tendresse à donner, ta mère a tout emporté : toi qu'elle aimait tant, ne te meurs-tu pas aussi loin d'elle ?

—Oui, dit l'enfant en appuyant sa tête blonde contre la joue de son père. Quand reviendra-t-elle ?

—Jamais, Nathanaël !

—Eh bien, père, allons la trouver.

L'esprit de Justin s'égara.

—Veux-tu venir avec moi, dit-il, le chemin est sombre ?

—Près de maman il fera clair, repartit l'enfant, car où elle est, c'est le ciel.

—Non, Nathanaël.

Et Justin écarta l'enfant de lui.

—Ce n'est pas là que conduit mon chemin sombre : il faut que j'aille seul.

L'enfant se souvint de ce que Véréna avait dit à Suzanne : il se rappela aussi combien de fois sa mère lui avait recommandé de ne jamais quitter son père. Dans son âme troublée et incomplète retentissait encore clairement le dernier cri de Véréna : " Justin ! Nathanaël ! "

—Maman a dit, articula-t-il distinctement, que je devais toujours rester près de toi ; *toujours*, et qu'alors elle nous rejoindrait.

Sans un mot, Justin prit la main que l'enfant lui tendait. Ensemble ils traversèrent la prairie sur laquelle les brouillards du soir étendaient leurs longs voiles blancs. Près de la forêt, Justin voulut envoyer son fils à Suzanne. Nathanaël s'attacha à lui :

—Emmène-moi, répétait-il, allons tous les deux trouver ma mère.

Ils entraient sous bois, l'humidité tomba sur l'enfant qui se serra contre son père.

—Si tu as peur, je te reconduirai, dit Justin.

—Je n'ai pas peur, fut la réponse de l'aveugle. Ma mère m'a dit que Dieu était avec nous.

Justin s'arrêta.

—Sais-tu ce que nous allons faire, Nathanaël ? Nous allons mourir.

—Mourir ? répéta l'enfant. Ah ! oui, dormir. Moi je veux bien, je suis las.

Justin le repoussa violemment.

—Reste ici ! quelle force te pousse à me suivre, et me pousse à t'emmener ? Reste ici.

Redevenant maître de soi, il établit l'enfant sur la mousse.

—Tu es pieux et patient, mon petit, attends là. Il est impossible que je t'emmène.

—Reviendras-tu me chercher pour me conduire à ma mère ?

—Oui, tu iras près d'elle.

—Eh bien, porte-lui ceci, qu'elle aimait.

Et l'enfant, après avoir un peu tâtonné, passa sa petite croix d'or au cou de Justin.

Justin voulut d'abord arrêter la main de Nathanaël, mais il se laissa passer la croix au cou, et après avoir embrassé son fils avec une tendresse inaccoutumée, il disparut du côté des marais.

L'abîme attirait Justin ; il lui semblait entendre ce chant des sirènes qui enlort la douleur. Finir ! Que pouvait-il souhaiter de plus ? Il s'assit à la dernière limite de la terre ferme. Devant lui s'étendait sa tombe couverte d'une perfide verdure, sur laquelle couraient, au milieu de fleurs odorantes, de folles vapeurs. La note lugubre de l'oiseau de proie, les coups monotones du pivert contre les troncs d'arbres, troublaient seuls le silence des bois. Mais quel son frappe soudain son oreille ? Le cri est déchirant comme le désespoir, faible comme l'agonie ; et la voix, Justin la reconnaît, c'est celle de Nathanaël. Errant à la recherche de son père, l'aveugle a gagné la rive opposée de l'abîme ; il s'est engagé sur la mollière, où il enfonce en répétant :

—Père ! je veux rester près de toi, je l'ai promis à ma mère.

Justin s'élança à la rencontre de son fils ; le sol mouvant cédait sous ses pas. Enfin les bras de Nathanaël s'accrochèrent à lui. Justin frissonna. " S'il y a un au-delà, pensait-il, si, par ma faute, j'envoie ainsi l'enfant à sa mère ? "

Comme une douleur aiguë, le pressentiment qu'un autre monde existe traversa l'âme de Justin. Cet autre monde, qu'y trouverait-il ? le jugement ? la terreur ? Non, Véréna le regardait avec des yeux qui semblaient dire : Que sais-tu ? Peux-tu savoir que tout est néant ? N'es-tu pas plus aveugle que Nathanaël, puisque tu ne vois pas que ton désir t'élève au-dessus de cette misérable terre, que ton amour pour moi vit, bien que je sois morte !"

Justin perdait pied. C'était avec peine que ses bras tendus soutenaient Nathanaël au-dessus du gouffre.

—N'aie pas peur, disait-il à l'enfant, ta mère est avec nous, elle vit ! Ecoute, on vient te sauver !

De toutes parts arrivait du secours. Suzanne, entendant la voix de son bien-aimé, avait donné l'alarme. Elle fut la première à gagner le bord de la molière. Par un suprême effort, Justin lui jeta Nathanaël ; ensuite il chercha à saisir une des perches qu'on lui tendait. Déjà ses doigts s'y cramponnaient, quand ses forces l'abandonnèrent ; sa main s'ouvrit, ses lèvres s'agitèrent, une joie pure brilla dans son regard, et sans bruit il s'enfonça sous la verte surface du sol, qui se referma aussitôt. Le soir, Suzanne, tout en larmes, disait à Nathanaël :

—Tu as perdu ta croix ?

—Oh ! non, lui répondit l'enfant avec un fin sourire, je l'ai donnée à papa, il la portera à maman.....
.....

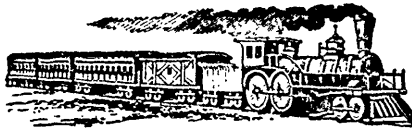
Quand nous fermons le livre de Mlle de Olfers, nous partageons la conviction de Nathanaël, nous voyons Justin réuni à Véréna. Cette fois, rien d'inattendu ou d'illogique, le dénouement nous frappe par son extrême vérité.

La voie suivie par Justin est celle où marchent les hommes qui ont plus à souffrir pour trouver la vigne du Seigneur que d'autres pour y travailler. Justin poursuit la découverte

de la vérité avec ardeur et sincérité, tout dans sa vie est propice à l'étude et au raisonnement ; son enfance solitaire, son austère et triste jeunesse, ne connaissent rien de ce qui distrait de la méditation des destinées humaines. Le problème redoutable de la douleur, fatal à tant d'âmes, n'est point pour lui sans solution : à temps Véréna le sauve du désespoir et lui fait connaître le bonheur. Puis ce bonheur qu'il comprend, qu'il a éprouvé, dont le manque le tuerait, lui échappe afin de l'attirer vers le paradis des chrétiens, qui n'est plus devant lui comme une abstraction vide de sens, mais comme la demeure éternelle de son unique amour. Cependant Justin reste dans les ténèbres jusqu'à ce qu'un enfant aveugle le guide hors de l'ordre de l'esprit et le fasse entrer dans l'ordre de la charité. Alors, au moment même où il profère son premier acte de foi, il en reçoit l'éternel salaire.

Si nous l'osions, nous ferions un rapprochement entre le rôle de Nathanaël, dans le roman, et celui de Mlle de Olfers, dans le monde. Marie de Olfers est aussi peu familière avec les dogmes religieux que Nathanaël, et pourtant comme elle sait qu'il est inutile de chercher Dieu de tout son esprit si on ne le cherche pas en même temps de tout son cœur, elle guide, vers la lumière qu'elle entrevoit, les âmes tourmentées du mal qui semble l'oppresser elle-même.—Quoi qu'on puisse penser à ce sujet, la lecture des livres de Marie de Olfers "élève l'esprit et inspire des sentiments nobles et courageux." En ce cas, comme le dit la Bruyère, "l'ouvrage est bon et fait de main d'ouvrier."

Comtesse DE FLAVIGNY.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1887 — ARRANGEMENTS D'ETE — 1887

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup	5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean	6.45 P.M.
De la Rivière-du-Loup	1.47 P.M.
De la Rivière-du-Loup	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.



DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenus que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

EDWARD MIALl,

Commissaire du Revenu de l'Intérieur

Ottawa, novembre 1886.

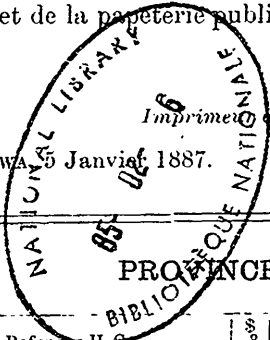
STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au Département des impressions
et de la papeterie publiques.

B. CHAMBERLIN,

Imprimeur de la Reine et Contrôleur de la papeterie.

OTTAWA, le 9 Janvier 1887.



PROVINCE DU CANADA

	c.	\$	c.
Statuts Révisés H. C.	25	1	00
" " " B. C.	25	1	00
Code de Procédure Civil.	1	50	25
Code Civil			
Ordres en Conseil, à 1874.			

PUISSANCE DU CANADA

Vic.	\$	c.	Vic.	\$	c.
32 & 33 Statuts de 1869	0	50	Statuts de 1884, Vol. I	1	00
33 " " 1870	0	80	" " " Vol. II	1	00
34 " " 1871	0	80	" " " Vols. I & II	1	80
35 " " 1872	2	00	45-49 " " 1885, Vol. I	1	00
36 " " 1873	1	60	" " " Vol. II	0	50
37 " " 1874	1	43	" " " Vols. I & II	1	50
38 " " 1875, Vol. I	1	50	49 " " 1886, Vol. I	1	00
" " " Vol. II	0	80	" " " Vol. II	0	50
39 " " 1876, Vol. I	0	80	" " " Vols. I & II	1	53
" " " Vol. II	0	80	50-51 " " 1887, Vol. I	1	00
" " " Vols. I, II	1	50	" " " Vol. II	1	00
40 " " 1877, Vol. I	1	00	" " " Vols. I & II	1	80
" " " Vol. II	0	60	49 Revised Statutes, 1886,		
" " " Vols. I, II	1	50	in 2 Vols. (no ordinary		
41 " " 1878, Vol. I	0	80	Statute binding)	5	00
" " " Vol. II	0	35	Do. half bound calf	5	50
" " " Vols. I, II	1	00	Do. full bound sheep	6	25
42 " " 1879, Vol. I	1	25	Do. " " " calf	6	50
" " " Vol. II	0	40	Supplementary Vol. to Rev.		
" " " Vols. I, II	1	50	Stat. containing Acts of		
43 " " 1880, Vol. I	1	25	the Provinces and of		
" " " Vol. II	0	50	Canada not repealed by		
" " " Vols. I, II	1	60	the Revised Statutes:		
44 " " 1881, Vol. I	0	80	Statute Binding	2	50
" " " Vol. II	0	60	Half bound calf	2	75
" " " Vols. I, II	1	25	Full bound sheep	3	00
45 " " 1882, Vol. I	1	00	" " " calf	3	25
" " " Vol. II	1	00	Criminal Law, 1867 to 1887,		
" " " Vols. I, II	2	00	Statute Binding	1	00
46 " " 1883, Vol. I	1	60	Do. half bound calf	1	25
" " " Vol. II	0	60	Do. full bound sheep	1	50
" " " Vols. I, II	2	00	Do. " " " calf	1	75